

Collection dirigée par Jean CUISENIER
Directeur de recherche au C.N.R.S.
Conservateur en Chef du Musée national des
Arts et Traditions populaires.

Avec la participation de Hélène CHARLES,
Jean-Olivier HÉRON, Maryse MANE,
Pierre MARCHAND.
Maquette de Raymond STOFFEL.

RECETTES
& CONTES
POPULAIRES
DU
SOUTH
I
recueillis par
Charles Joisten
de la vallée du Queyras
LALIMARD

A ma femme
DL-19-10-1978-28148

ISSN 0183-3715

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

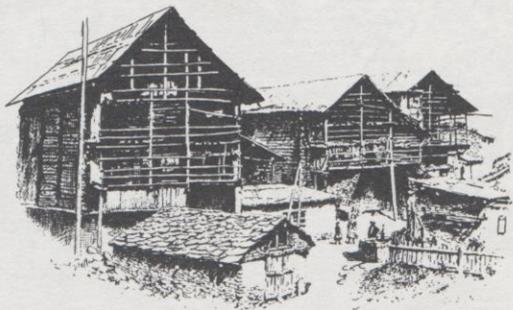
© Éditions Gallimard, 1978.

83
14

RÉCITS
& CONTES
POPULAIRES
DU
DAUPHINE
1

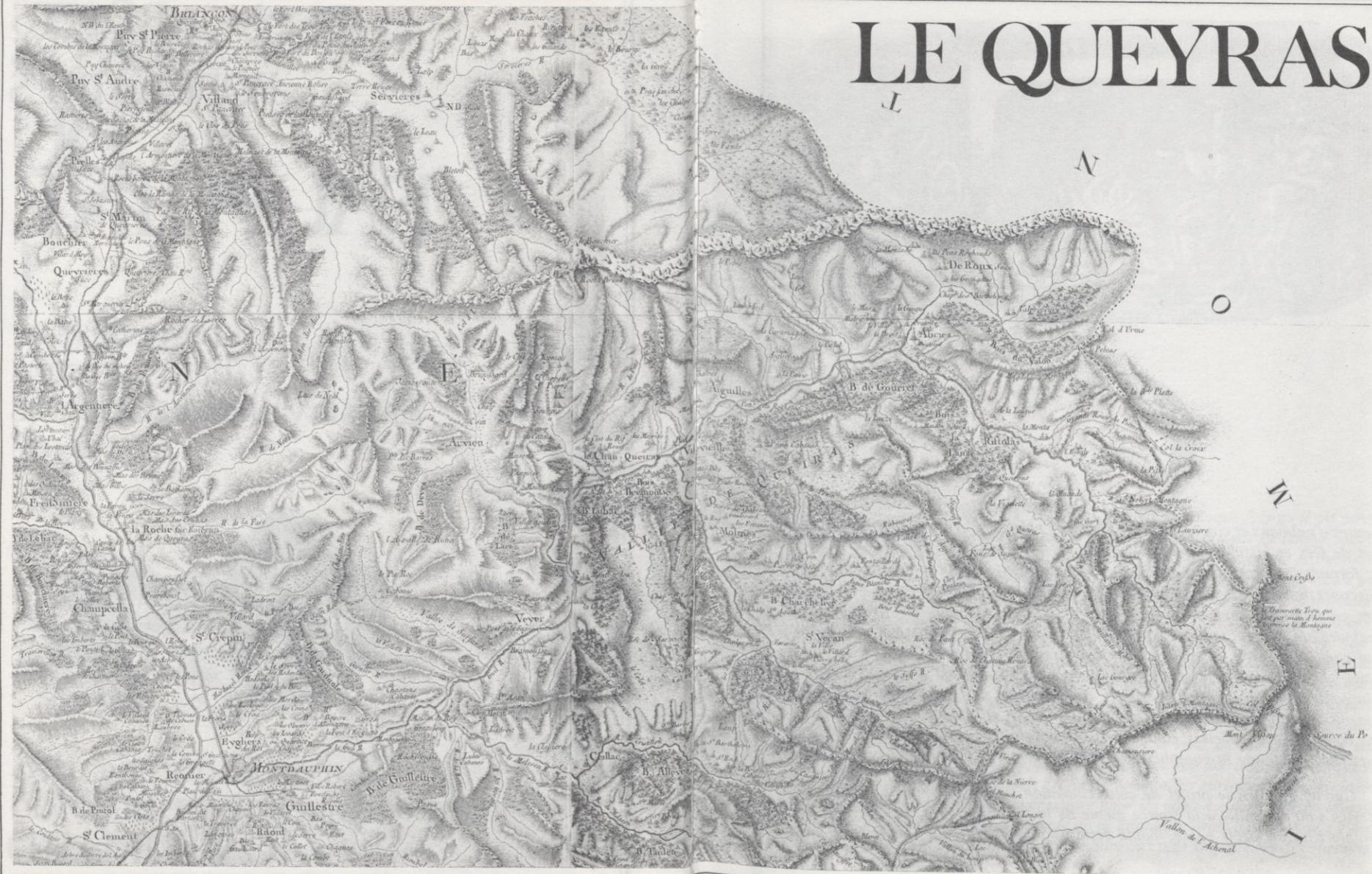
recueillis par
Charles Joisten
dans la vallée du Queyras

nrf



La poulo qui cacarleo
n'ai pas à quello qu'a faiché l'uo
GALLIMARD

LE QUEYRAS



LE QUÉBÉCOIS

Contes



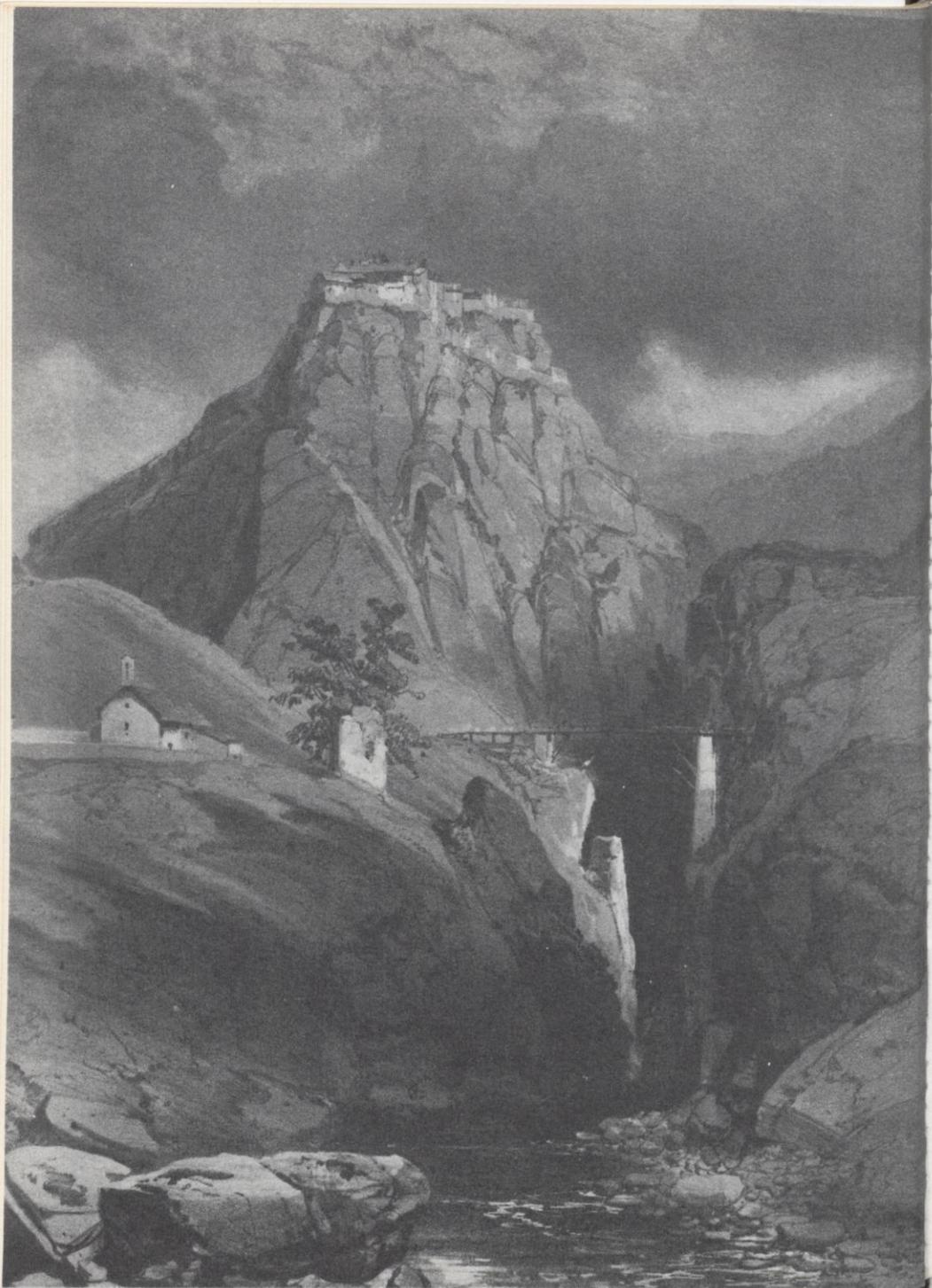
ontes merveilleux et contes facétieux, contes d'animaux et contes édifiants, légendes pieuses et légendes héroïques, histoires de fées et histoires de diables, histoires de loups et histoires d'ours, prières et formules magiques, proverbes et dictons, devinettes et formulettes, randonnées, discours, bonnes histoires, compliments et chansons : divers et variés sont les genres en littérature populaire, mais rares et précieux les conteurs qui maîtrisent, aujourd'hui encore, les arts traditionnels de la narration. Car il ne suffit pas à un conte, pour être vivant et compris, d'être transmis par le texte : il lui faut se déployer plus largement, par la voix et le geste, la mélodie du discours et le jeu du conteur. Comment donc restituer cette richesse de la narration orale, quand on ne dispose que des pages blanches d'un livre, et comment évoquer ce fonds de connaissances précises, cette expérience partagée d'un lieu, d'une société, d'une activité, qui fonde la complicité entre le narrateur et l'auditeur ?

Car tel est bien le projet de cette collection Récits et contes populaires. Les textes sont recueillis à la source même de la tradition orale : chez les meilleurs folkloristes du siècle passé, quand cette tradition s'est éteinte, chez les conteurs



d'aujourd'hui, au magnétophone et au magnétoscope, chaque fois qu'il est possible. On s'est efforcé de donner plusieurs contes et récits dans la langue locale, telle qu'elle est parlée par le conteur lui-même, et non pas telle qu'elle est reconstituée par un écrivain régionaliste, aussi a-t-on dû compléter la version locale par une traduction française. Mais il ne suffit pas de produire de beaux et bons textes. Il faut, si l'on veut être fidèle aux arts de la tradition orale, mettre la parole en situation. Chaque volume de la collection est donc consacré à un terroir, non à une vaste région aux frontières fluctuantes, et commence par la description des lieux auxquels se réfère le conteur : le château qu'évoquent les contes merveilleux, l'église ou la chapelle des légendes pieuses, les fontaines et les grottes que hantent fées et géants, mais aussi les champs et les forêts, les places et les terrains de foire où l'on vaque aux activités quotidiennes, où l'on se rend aux cérémonies et aux fêtes. Les contes et récits sont appuyés eux-mêmes par des illustrations, qui en fournissent un commentaire visuel. En fin de volume, les curieux et les chercheurs trouvent l'appareil de références nécessaire pour les aider à conduire leurs investigations : car qui pénètre dans le monde de la littérature orale a chance de s'y perdre, tant le goût de la parole libre peut conduire aux plus surprenants des chemins.

Jean CUISENIER



LA VALLÉE DU QUEYRAS

Bordé à l'est par le Piémont, au nord par le Briançonnais, à l'ouest par l'Embrunais et au sud par la Haute-Provence, le Queyras épouse le bassin du Guil, belle rivière aux eaux transparentes qui prend sa source près de la frontière italienne et du mont Viso pour se jeter dans la Durance à quelque cinquante kilomètres plus bas.

Sept communes, qui correspondent au canton d'Aiguilles, forment traditionnellement et historiquement le Queyras : ce sont Ristolas, Abriès, Aiguilles, Château-Ville-Vieille, Arvieux, Molines et Saint-Véran. Nous avons suivi l'exemple de certains auteurs en y adjoignant Ceillac, commune de la vallée du Cristillan, ainsi que le gros bourg de Guillestre qui, bien qu'appartenant à l'Embrunais, entretient de nombreuses relations avec le Queyras depuis longtemps.

« Il seroit inutile de lire les différens livres de géographie et d'histoire pour se procurer une idée parfaite de cette vallée. Il n'y a pas peut-être pays dans le monde qui ait été plus oublié des géographes et des historiens. Sa situation dans les plus hautes montagnes des Alpes et la difficulté d'y pénétrer auront été sans doute la cause de cet oubli. »

Les choses ont bien changé depuis 1783, date à laquelle l'abbé Albert écrivait ces lignes. Peu de régions en effet ont été l'objet, en l'espace d'un siècle, d'autant de sollicitude de la part des historiens – souvent d'origine locale –, des géographes, des linguistes, des ethnologues; il suffira pour s'en convaincre de parcourir les titres de la bibliographie sommaire placée en fin de volume. Comment une vallée aussi attachante n'aurait-elle pas éveillé la curiosité des chercheurs?

Il ne pouvait être question de donner dans cette présentation une image complète du Queyras. Nous nous sommes donc limité à une évocation rapide de ses aspects les plus caractéristiques, en insistant davantage sur ceux qui, de notre point de vue, paraissent le mieux définir la mentalité collective de cette haute vallée alpine.

Des traits originaux, tant sur le plan géographique que sur le plan humain, ont fait de celle-ci une unité fort homogène. C'est au-delà de la région calcaire de la

Combe du Guil, canyon sauvage où passe la seule voie d'accès ouverte en permanence à la circulation, que commence le Queyras véritable, celui des schistes lustrés, favorables aux établissements humains, et qui ont donné naissance à ces paysages harmonieux et calmes, aux formes simples, « aux grands adrets longuement déroulés », aux « raides ubacs garnis de mélèzes ». L'altitude d'ensemble est très forte (plus de 2 000 m pour le bassin du Guil à l'amont de la Maison du Roi, 1 600 m en moyenne pour l'ensemble des communes au niveau des chefs-lieux, ce qui a fait dire au géographe Raoul Blanchard, dans sa description de Queyras : « De toutes les Alpes françaises, il est le territoire qui mérite le mieux l'expression de haute montagne habitée. »

C'est une agriculture autarcique, aux techniques archaïques et aux moyens rudimentaires qui caractérise le Queyras. La culture du seigle – que l'on faisait pousser à l'extrême limite des possibilités agricoles, jusqu'à 2 200 m d'altitude – y était reine, l'assolement triennal presque partout de règle.

Mais la vocation profonde de cette région est pastorale : l'élevage – bovin et ovin – y revêt depuis le Moyen Age, et antérieurement sans doute, une importance considérable; la zone de pâturage, qui atteint une ampleur rarement égalée ailleurs, en témoigne. De temps immémorial et jusqu'au siècle dernier, un mouvement de transhumance inverse – pour employer le langage des géographes – s'effectue en direction des vallées et de la plaine piémontaises, où les Queyrassins vont hiverner moutons et vaches. Par contre, la transhumance provençale semble à première vue



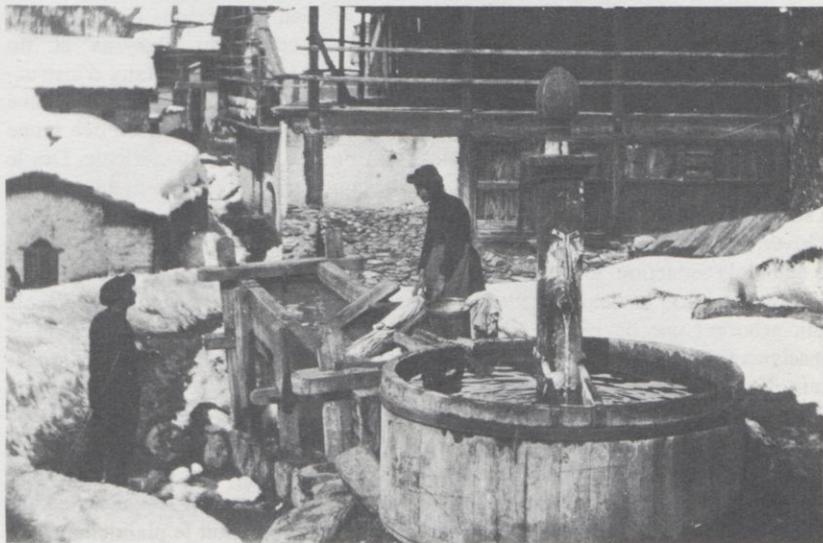
L'Echalp, vallée supérieure du Guil.

plus récente : Raoul Blanchard n'en trouve aucune trace en Queyras avant le XIX^e siècle. Faut-il en conclure qu'elle y était inconnue avant? La légende que rapporte Jean Brunet, dans ses *Mémoires historiques sur le Briançonnais* (1754), ne reflète-elle pas un état plus ancien de cette pratique?

« La vallée du Queyras se trouva totalement dépeuplée par la retraite des Sarrasins; ce n'était plus qu'un désert où les bergers de Provence allaient faire paître leurs moutons. Trois de ces bergers y fixèrent leur demeure et y devinrent les pères d'un nouveau peuple. Leurs descendants divisèrent ensuite cette vallée en trois parties. Il subsiste entre Ville-Vieille et Aiguilles une espèce de pyramide ou colonne d'une seule pièce qui suivant la tradition est un monument de ce partage. »

Tivollier, qui cite ce texte¹, précise que ce monolithe, connu sous le nom de Pierre Fiche, existe encore en partie; il ajoute : « D'après la tradition, le premier berger eut en partage Aiguilles, Abriès et Ristolas, le second Molines et Saint-Véran et le troisième le Château et Arvieux. »

Une autre allusion est faite aux « bergers de Provence », en 1783, par l'abbé Albert, dans sa relation de la légende de saint Véran : « S. Véran qui vivait dans le VI^e siècle, et qui fut ensuite évêque de Cavaillon, avoit chassé un dragon affreux d'une caverne qui étoit auprès de la fontaine de Vacluse dans le Comtat. Ce dragon obligé d'obéir aux ordres du Saint qui lui commanda de quitter ce pays, s'envola dans les airs et prit sa route vers les montagnes des Alpes. Il vola jusqu'à celles de S. Véran où il tomba; et après avoir fait inutilement quelques élans, il



Fontaine et lavoir à Saint-Véran (avril 1917).

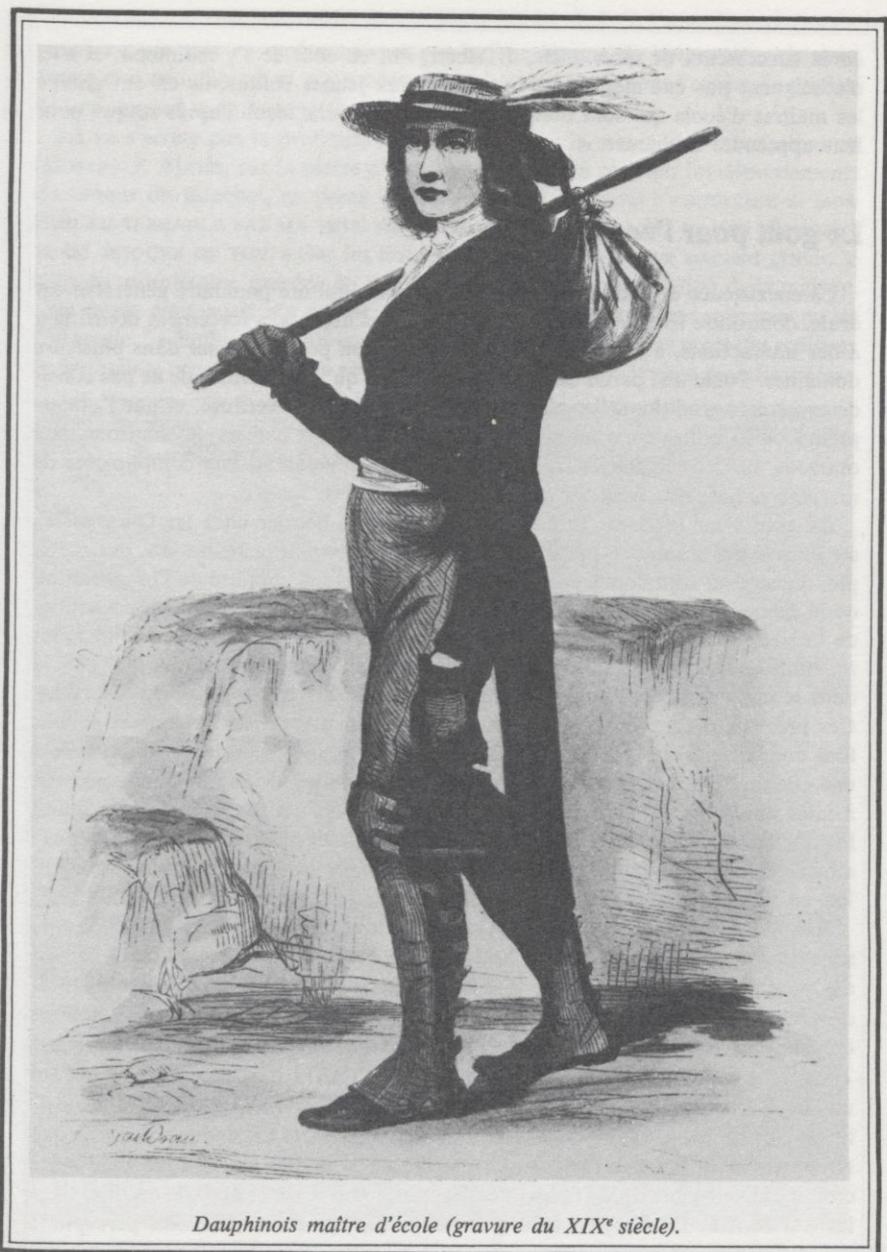
y mourut. Les habitans du lieu ayant appris dans la suite, par les bergers de Provence, qui alloient garder leurs troupeaux dans ce pays, le miracle que S. Véran avoit opéré, et la dévotion qu'on avoit pour ce saint dans le diocèse de Cavaillon, le prirent pour leur patron, donnèrent son nom à leur endroit et firent bâtir leur église paroissiale à son honneur ². »

Encerclée par des sommets très élevés, la vallée du Queyras s'est trouvée placée dans une situation d'isolement qui a considérablement freiné son expansion économique, empêchant toute pénétration industrielle de quelque importance. Elle est loin pourtant d'être un monde clos et ses cols haut perchés qui ont toujours été autant de lieux de passage, intensément fréquentés dans un sens comme dans l'autre, n'ont cessé d'être foulés par des bergers et des marchands, des peigneurs et des cardeurs de laine ou de chanvre, des colporteurs en rouennerie, tannerie, mégisserie, chamoiserie, des ouvriers agricoles, des pèlerins et des soldats. La sauvage Combe du Guil voyait passer les beurriers, ou *beurriarès*, et les marchands de fromage, ou *toumiairès*, qui allaient écouler leurs produits en Embrunais et en Basse-Provence...

L'amour de l'instruction

L'abbé Berge a pu parler de « l'amour de l'instruction » dont témoignent les Queyrassins. Il semble en effet qu'à l'inverse de bien des régions de plaine, les communautés montagnardes et en particulier celles du Queyras et du Briançonnais, se soient distinguées, sous l'Ancien Régime, par un taux d'instruction supérieur à la moyenne. On les devine imprégnées d'une double culture, l'une « populaire », orale, aux racines ancestrales, l'autre « savante », écrite, liée à une implantation locale ancienne de l'instruction primaire, laïque ou cléricale. Dès le xv^e siècle, et peut-être avant, les communautés queyrassines rétribuent des maîtres d'école originaires du lieu – les « recteurs » ou « régents » – qui, pendant les mois d'hiver, vont enseigner, dans les étables, « la lecture du français, du latin, l'écriture, le calcul, la rédaction, le catéchisme » ³. Par ailleurs, le Briançonnais et le Queyras constituent jusqu'au début du xix^e siècle une véritable pépinière de maîtres d'école qui, arborant une ou plusieurs plumes à leur chapeau selon les matières qu'ils enseignent, vont se louer aux foires pour la saison d'hiver en Embrunais, Gapençais, Bas-Dauphiné, Lyonnais, Provence, Languedoc...

La formation des chantres à Saint-Véran, aux xvii^e et xviii^e siècles, n'est pas moins significative. L'abbé Albert, rapporte ⁴ que son grand-oncle, Jean Albert, qui fut curé de cette paroisse pendant quarante ans (très exactement de 1686 à 1733), « s'étoit fait un devoir de faire venir chez lui l'hiver à la soirée, les jeunes enfans qui avoient été à l'école pendant le jour, et là il leur apprenoit le plain-chant. (...) Ce louable usage une fois établi dans cette paroisse y a toujours été suivi. Les



Dauphinois maître d'école (gravure du XIX^e siècle).

curés successeurs de mon oncle, J. Albert, ont eu soin de l'y maintenir, et s'ils n'enseignent pas eux-mêmes le plain-chant aux jeunes enfans, ils en ont chargé les maîtres d'école qui sont obligés de leur donner une leçon l'après souper pour leur apprendre à chanter.»

Le goût pour l'écriture

La coexistence de cette culture savante et d'une culture populaire généralement orale, dont notre livre tente de présenter quelques aspects, a forcément donné lieu à des interactions, à des interpénétrations, que l'on peut constater dans plusieurs domaines. Toute une partie de la littérature orale, qu'il est difficile de ne pas considérer comme traditionnelle, n'a-t-elle pas été fixée par l'écriture, et par l'« interprète » ou l'« utilisateur » lui-même? Nous pensons aux cahiers de chansons, aux oraisons magico-religieuses transcrites sur feuilles volantes, aux compliments de mariage rédigés par écrit.

Ce goût pour la chose écrite que nous croyons déceler chez les Queyrassins est illustré par d'autres types de documents : le « Livre de la Jeunesse », par exemple, registre où sont codifiées les coutumes que chaque membre de l'organisation de la Jeunesse doit observer vis-à-vis de l'ensemble du corps social, en particulier de la société féminine; ou encore ces écrits propres à la vallée de Molines, les *transitons*, « qui relatent chronologiquement les faits importants qui se sont passés dans le pays et qui ont paru aux auteurs dignes d'être transmis à la postérité ⁵ ». Ces précieux manuscrits, rédigés parfois par « l'instituteur de la jeunesse », nous font connaître, outre les faits de guerre et les faits divers de la vie quotidienne, une curieuse habitude de Molines – autre manifestation de l'écrit – qui consistait à aller l'hiver dans la montagne graver sur des rochers des noms et des dates, lorsque l'absence de neige le permettait, pour marquer précisément cette absence : ainsi, « l'an 1672 le premier février d'hommes sont allés faire de millimes au Val-lon en souvenir de ce qu'il ny avoit point de neige, estoit tout tarain ⁶ ».

Est-ce à des mobiles analogues qu'obéissent les générations d'artisans et de paysans queyrassins qui du XVII^e au XIX^e siècle vont graver au couteau, dans le bois des innombrables objets domestiques et agricoles qu'ils fabriquent, sculptent et décorent (coffrets, coffres, berceaux, plumiers, damiers, bois de lit, coffins, colliers de vaches...), leur nom, le nom du destinataire de l'objet, une date, une sentence? « VSE DVN BON CADENAS LA OU IL I A VNE MEICHANTE FAMME », peut-on lire sur une boîte de 1759 conservée au Musée Dauphinois, et encore, sur un linteau de lit mi-clos de Saint-Véran : « PECHER EN TE COUCHANT RIEN N'EST SI ESSENTIEL POUR TON AME QUE DE PENCER A LA MORT ET A DIEU. » Sur le fond d'un autre coffret qui, sur l'une de ses faces latérales, porte gravées, très apparentes, les initiales « W.M.A.F. De P. », est écrit à la pointe fine, pour être le moins perceptible

possible : « je suis en espérance », et sur la face interne du couvercle : « je vous dresse mes compliment w. MA E COUZINNE Mye du couzin pons j'espère de profiter de vos nopces avec le temps. »

Là ne s'arrête pas la pratique, nous allons dire : la manie, des inscriptions en Queyras. A Abriès, sur la pierre d'une digue destinée à contenir les débordements du torrent du Bouchet, un poète inconnu a gravé ces mots : « BOVCHER SI MON PIED NE SEBRANLE PAS MA TETE NE TE CRAINT PAS J'AI QATRE TOISES SOVS MOY JE ME MOOQVE DE TOY. » Sur les linteaux de portes, on trouve souvent gravés le nom du propriétaire, précédé de W (Vive) et la date de construction de la maison. « La mode était aussi d'y graver une sentence ou un verset des psaumes ou de l'Evangile. ⁷ » Enfin, de nombreux cadrans solaires peints sur les murs des maisons et des églises proposaient à la réflexion des passants leurs devises moralisatrices.



La marque de l'Histoire

Si l'on range à part un certain nombre de catastrophes naturelles (incendies, avalanches, inondations) qui de tout temps ont causé d'énormes dégâts aux villages queyrassins, on constate que l'histoire des hommes n'a pas davantage épargné leurs habitants, de la chasse aux sorcières du Moyen Age aux événements révolutionnaires, en passant par les luttes religieuses du xvi^e siècle, les guerres de l'Ancien Régime et des conflits plus récents... Combien d'exactions ne furent-elles pas commises par les troupes soldatesques, depuis la fin du xv^e siècle, combien de charges nouvelles ne vinrent-elles pas s'ajouter, sous forme de contributions militaires, à celles déjà très lourdes qui pesaient sur la population.

Les vicissitudes de cette histoire – qu'il n'est pas question de détailler ici – ont indéniablement marqué la littérature orale en Queyras, et plus particulièrement les légendes. Des exemples en seront fournis dans les chapitres *De sabbats en sortilèges* et *A la recherche des trésors cachés*. D'autres exemples propres à illustrer l'enracinement ou l'environnement historique de certains textes oraux ne manquent pas : citons cette « chanson nouvelle » du recueil d'André Bourgue, d'authentique facture populaire, qui a pour thème le conflit entre une mère catholique et sa fille protestante, ou encore cette légende, qui existe aussi sous forme de plainte, selon laquelle l'avalanche de 1785 qui détruisit en partie les Escoyères était conduite par le diable « dont la venue aurait été suscitée par les hérétiques ». Plusieurs récits à caractère légendaire nettement affirmé, qui opposent huguenots et catholiques, sont rapportés dans les *transitions* déjà cités.

Tout cela laisse à penser que l'Histoire – l'histoire locale – a tenu, et tient peut-être encore une importante place dans la mémoire collective des Queyrassins et dans leurs productions narratives. Ce trait de mentalité, qui rejoint l'amour de l'instruction et le goût pour l'écriture précédemment évoqués, se traduit aussi – on l'a vu – par une propension à fixer par écrit les événements marquants de l'histoire de la vallée. L'introduction du protestantisme en Queyras n'est sûrement pas étrangère à une telle situation, mais on peut sans doute y voir aussi l'influence des vallées vaudoises voisines et, surtout, une constante de certaines communautés montagnardes qui, très tôt, se sont donné des modèles d'organisation sociale très évoluée : c'est ainsi qu'en pleine période féodale on verra le dauphin Humbert II octroyer, par la grande charte de 1343, des libertés et des privilèges considérables aux populations du Briançonnais et du Queyras.

Le présent volume a pour seule ambition de réunir un échantillonnage de la littérature orale queyrassine. Nous nous sommes efforcé d'être le plus complet possible et d'ouvrir le maximum de chapitres pour rendre compte de la diversité du matériau oral dans cette vallée. Cependant, le manque de place nous a obligé



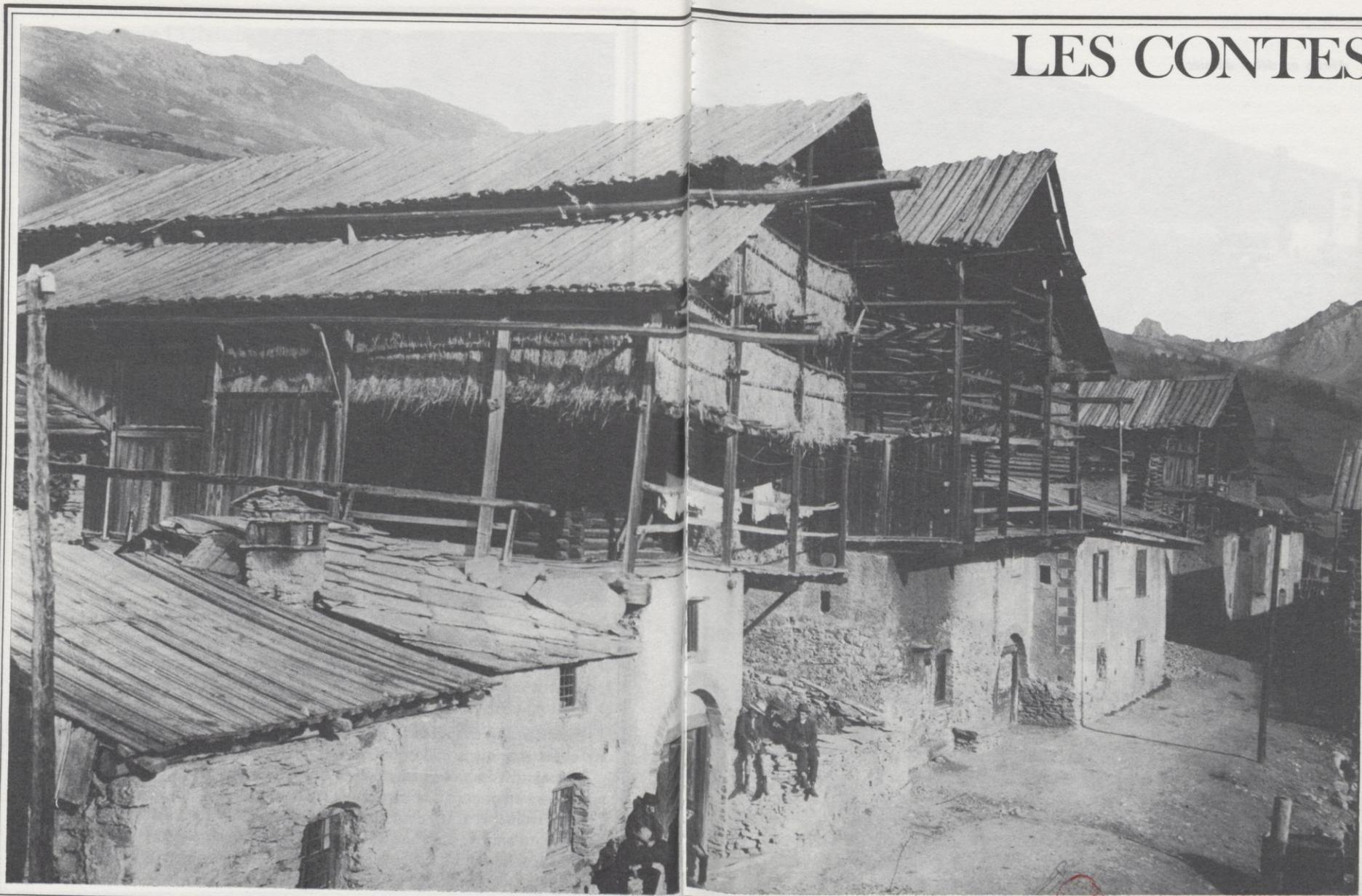
*Faucheurs italiens dans une rue de Saint-Véran
(juillet 1917).*

à passer certains chapitres sous silence, comme par exemple les légendes religieuses et les sobriquets collectifs.

La majorité des documents présentés proviennent de nos propres enquêtes; les autres sont empruntés aux travaux de l'abbé Gondret, si précieux pour le XIX^e siècle, de Tivollier et Isnel, dont la grande monographie n'a toujours pas été remplacée aujourd'hui, et, dans une moindre mesure, d'André Bourgue.

Nous tenons enfin à remercier notre ami Paul Pons qui nous a aidé à résoudre bon nombre de problèmes dialectologiques.

LES CONTES



Abriès au début du siècle.

